

Pour « **Le temps de la communauté** » (le 13 novembre 2010)

Gabrielle Devallet-Gimpel, « Quelques réflexions au sujet de « **la communauté** » - Quel signifiant ? »

Avec Elisabeth Rigal et José Guinart, nous avons voulu poser deux questions cette année:

Qu'est-ce ce signifiant que « la communauté » (Gemeinschaft) et

Comment se cerne, se détache le savoir analytique dans les expériences rapportées dans les rencontres de travail ?

L'an dernier, nous avons proposé que quiconque le souhaite puisse exposer son travail, là où il en est de sa question, à condition qu'elle ait trait à la psychanalyse. Plusieurs groupes de travail de la région Toulousaine ont exposé leur recherche et leur cheminement ; des professionnels, psychologues, éducateurs, enseignants guidés par la psychanalyse, ont fait part de leurs questions concernant la rencontre avec des enfants, des adultes, leur rôle dans les institutions. Est apparue la question de la place de la psychanalyse dans la cité.

Pourquoi avoir choisi « Le temps de la communauté » pour annoncer cette offre d'échange ?

Y présidait l'idée d'un moment où chacun va à la mesure commune autant qu'il le peut. Que les personnes désireuses d'échange se retrouvent et puis se dispersent - en un groupe aux limites variables. Dans l'échange s'inclut la contradiction. L'an dernier, il ya eu des moments où le travail des autres s'est déployé en trois dimensions, où la transmission de l'expérience des autres a débordé le registre abstrait et où un enthousiasme signalait un transfert de travail.

Comment éviter la communauté basée sur un mythe fondateur ? Le mythe détient la force poétique d'un peuple, le héros fait communier la communauté. Cela s'interrompt quand nous savons que c'est du mythe (voir Claude Lévi-Strauss, « L'homme nu »). Relire les textes Freudiens sur la horde (« Totem et Tabou ») et sur la psychologie des foules ? Comment éviter le phénomène bien connu des réunions de service : « se tenir chaud » ?

Pour avancer, je me suis adressée à deux philosophes, **Jean-Luc Nancy** (« *La Communauté désœuvrée* » ; Christian Bourgeois, 2004 (1983)) et à **Maurice Blanchot**, qui répond à Jean-Luc Nancy (« *La communauté inavouable* », Paris, Minuit, 1983). Ils sont philosophes et non pas psychanalystes. J'abrège leur pensée à ma façon .

Voyons d'abord Jean-Luc Nancy.

Le premier pas est la perte de l'intimité communautaire dans la société du 20^{ème} siècle. Cette perte d'intimité produit le sujet solitaire. (Il en va également de la mort de Dieu sur le plan spirituel.) Cette perte d'intimité produit le citoyen d'une libre communauté *souveraine*.

La communauté perdue (la famille, la fraternité, l'amour), le divin se retire de l'immanent (le frère devient dieu abscons), la communion est retirée de la communauté (Nancy, p. 29 et 33).

La perte est constitutive de la communauté elle-même. Par la mort, la communauté se révèle (ibid, page 39). Jean-Luc Nancy retrace l'œuvre de Georges Bataille. Sa mort est impossible à symboliser pour le sujet. La communauté base sur cette impossibilité en tant qu'elle consiste du « hors-de » des sujets qui la composent. La conscience de soi s'avère être hors du soi de la conscience (ibid, page

52). Nous reconnaissons dans ces notions « l'ek-sistence » chère à Jacques Lacan. (Encore que Lacan situe la mort plutôt du côté du « trou » symbolique. Voyez le dessin topologique à la fin de « La Troisième », où Lacan inscrit la mort sur le champ du Symbolique, voisin de l'inconscient, hors sens, hors Jouissance phallique et hors « a ».)

Ici, le discours philosophique ne fait pas de distinction entre le « moi » et le « sujet de l'inconscient ». Ce que la communauté me révèle, en me présentant ma naissance et ma mort, c'est mon existence hors de moi (Nancy, p.68). L'impossibilité de faire œuvre de la mort, veut dire dans ce contexte, qu'une communauté est la présentation à ses membres de leur vérité mortelle - on ne peut pas faire œuvre de la mort – d'où la communauté « désoeuivrée »(p.43). Cette part non reconnue par le sujet, sa finitude, donne une identité négative mais spéculaire à l'objet, une extériorité sans altérité (p.62 ; des parts du « moi » projetées ? de l'objet « a » ?). Nous trouvons ici la distinction entre le « moi » qui est fait de méconnaissance, de dénégation et de projection (le moi d'essence paranoïaque) et le sujet de l'inconscient, notion lacanienne, lieu du savoir inconscient. L'individu est infini, sa limite ne le concerne pas, il rejette l'idée de sa finitude. Ce registre rejeté lui est révélé par la communauté, même s'il ne sait rien faire de la mort d'un autre.

Chez Nancy, pour résumer, la mort est impossible à symboliser, la communauté base sur cette impossibilité en tant qu'elle consiste du « hors-de » des sujets qui la composent. C'est une expérience qui nous fait être. Ce que la communauté me révèle, en me présentant ma naissance et ma mort, c'est mon existence hors de moi (Nancy, p.68). Et c'est cet « hors de moi » qu'il s'agit de saisir.

La communauté révèle à l'individu ce qu'il a à saisir. La communauté et la communication entre les individus jouent le rôle du langage chez le sujet Lacanien (aliénation-séparation).

Nous faisons l'expérience de la communauté comme expérience de la finitude, d'où le désoeuivrement (Nancy, p.78).

La finitude comparaît, la finitude est exposée : telle est l'essence de la communauté (Nancy, p.78), est-elle castratrice ?

La reconnaissance de soi dans l'autre présuppose la reconnaissance de l'autre dans soi, mais dans la mort d'autrui, il n'y a rien de reconnaissable. Ce qui fait origine de la communauté, c'est le partage des singularités. Nous sommes des semblables parce que nous sommes, chacun, exposés au dehors que nous sommes pour nous-mêmes. (Nancy, p.83)

Un état de « fusion », d'anéantissement de la subjectivité, de passion est le signe affreux auquel reconnaître notre impossible vérité, le « désastre ». Voilà ce qui nous rappelle la notion de la jouissance chez Lacan et son « réel ». (Les hordes barbares)

(Voir le « Mitsein » chez Heidegger)

Maurice Blanchot témoigne de la communauté secrète « Acéphale » à laquelle Bataille participait. Nous savons peu de choses de cette société secrète, car ses membres ont en grande majorité tenu parole et se sont tus. (Bataille a sorti une revue « Acéphale » entre 1936 et 1939.) La recherche dans ce groupe tournait autour de cette intériorité-extériorité, extériorité que la pensée ne maîtrise pas : l'éros, la mort, la relation à autrui, la parole. C'est la communauté en tant qu'elle régit un hors de soi.

Dans « Acéphale », le dehors était l'intimité de la singularité du groupe (Blanchot, p.25 et 28/29). « *Acéphale* » fut l'expérience commune de ce qui **ne pouvait être mis en commun, ni gardé en propre, ni réservé pour un abandon ultérieur** (p.31, c'est moi qui souligne). La privation de la tête n'excluait donc pas seulement le primat de ce que la tête symbolisait : le chef, la raison raisonnable, le calcul, la mesure et le pouvoir, y compris le pouvoir du symbolique, mais l'exclusion elle-même entendue comme un acte délibéré et souverain qui eût restauré la primauté sous la forme de sa déchéance, donc sous sa forme négative.

Nota bene : chez Freud, le meurtre du chef de la horde convertit celui-ci en père, la horde en groupe et les membres de la horde en fils et frères. (José Guinart et Inès Lassagne nous en diront plus à ce sujet)

Dans « Acéphale », celui qui donne la mort, meurt en même temps, se substitue à la victime volontaire. La communication entre les individus se fait à travers la limite, la jouissance partagée, l'infini de l'altérité (voir le rôle de l'érotisme, de la mort « en direct » chez Bataille).

Dans cette communauté « Acéphale », le lien n'est possible qu'entre singularités. (voir G.Agamben, « La communauté qui vient », cité par Elisabeth Rigal).

L'illusion d'Acéphale est donc celle de l'abandon vécu en commun – abandon de et à l'angoisse ultime qui donne l'extase (jouissance, toujours). La mort, mort de l'autre, de même que l'amitié ou l'amour, dégagent l'espace de l'intimité ou de l'intériorité qui n'est jamais (chez G.Bataille) celle d'un sujet, mais le glissement hors des limites (Blanchot, p.33). J'associerais à cette exigence de laisser fuir les choses et les rencontres à la nécessité en psychanalyse de ne rien formaliser durablement, de ne pas pouvoir capitaliser un savoir théorique ou même clinique. L'analysant s'en va avec son savoir, l'analyste est perdant. La théorie est en retard sur la cure. Le savoir de l'analyste ne se thésaurise pas.

La communauté ne se maintient que comme le lieu – le non lieu – où il n'y a rien à maintenir. A son principe préside l'inachèvement ou l'incomplétude de l'existence, la base de la communication entre les individus étant l'exposition à la mort (Blanchot, p.46).

Vous voyez le lien avec le rôle vacuolaire de l'objet « a », la nécessité de la place vide.

Les formules de la sexuation ne sont pas loin : Le groupe humain ordinaire ferait prévaloir l'homogène, le répétitif. « La femme » (nous sommes dans la pensée de G.Bataille) représenterait l'hétérogène, le nouveau et l'acceptation de la faille. « La femme » ne connaîtrait pas l'interdit. Elle a trait à « l'inavouable » (voyez le titre que Blanchot a donné à son livre « La Communauté inavouable »).

Cette communauté se réalise sur le mode de la perte.

Voyons la double face de la mort chez Freud : la pulsion de mort (homéostasie absolue) d'un côté et l'intrication d'Eros et de Thanatos (la « mort dans la vie ») de l'autre.

« L'impossible traitement de la mort et du sexe pour l'humain, quand on le regarde en face, rend la vie possible », voilà la variante de la même problématique en langage lacanien, exprimé ici par **Marie-Annick Gobert** dans « *Retour à la passe* ». C'est le désir qui en émerge, le désir de vivre.

Le non-savoir, l'ignorance de chacun nous met au travail, encore faut-il le communiquer.

La cause analytique constitue un point de réel. Que peut retirer l'analysant de l'aboutissement de sa cure ? Un point de repère constitué du savoir que le signifiant est monnayable, que le désir et la jouissance se différencient, le vide de fantasme et de garantie symbolique. Il est « entamé » (ibidem, Marie-Annick Gobert, « L'a-privamour, un nom pour le transfert de travail ? », p.148). Dans une communauté de travail de psychanalysants/analystes, comment ces petits « a » éparses, singuliers, incomparables peuvent-ils faire « oeuvre commune » ? Ils ne le peuvent pas, il n'y a pas de généralisation ni d'idéalisation possibles, chacun se présente tout juste avec un trait, une lettre ou un nom propre. Le désir qui émerge base sur la privation et le deuil. Il reste des traces pulsionnelles, qui poussent à dire, qui poussent à faire entendre. Ce qui relève d'un savoir non-su vient de l'énonciation des signifiants transmis, passés, qui ont fait écho dans le corps de celui qui l'entend, stimuli du désir de travail. Ce côtoiement de la cause de l'autre implique la privation de savoir. Pas-tout ne peut se dire du réel. (Gobert, p. 151). On en repère les effets. On passe au transfert à la cause de l'autre. Il n'y a pas de « cause commune », nous faisons avec un objet vide.

Jean-Luc Nancy « *La Communauté désœuvrée* » ; Christian Bourgeois, 2004 (1983).

Maurice Blanchot « *La communauté inavouable* », Paris, Minuit, 1983.

Marie-Annick Gobert « *Retour à la passe* », Forums du champ lacanien, 2000, p.139, 148, 151.